



Président / Trésorier - Jean-Pierre DECOURTIL,
 3 Allée des bièvres - 78000 Versailles Satory -tel : 01 39 50 79 23
 Secrétaire / Président-adjoint - Édouard ROBINEAU,
 21 Rue G. Bizet - 93150 Le Blanc Mesnil - tel: 01 45 91 06 38
 E-mail: 8zouaves14.62@gmail.com Blog: <http://amicale8zouaves.blogspot.fr>

L'Édito du Président

Que du bonheur.

Pourquoi "Que du bonheur" ? Ma situation au sein de l'Amicale m'apporte depuis ma prise de fonction de président, que du bonheur et de la fierté. En effet, j'ai participé à plusieurs cérémonies et commémorations depuis le début de l'année et, à chaque fois, j'étais très fier de porter la chéchia de mon père, de mettre en valeur le drapeau de notre Amicale, "l'Amicale des Anciens Combattants et Anciens Militaires du 8° Zouaves".

Je suis allé fin mai aux commémorations du 75° anniversaire de l'Opération Dynamo et pour y aller, j'ai pris l'autoroute A1 jusqu'à Lille et ensuite je suis remonté vers le nord, comme le 8° Zouaves avait fait en mai 1940. Je me remémore le JMO du 8° Zouaves pendant la retraite vers la mer, je revois les noms des villes qu'ils ont dû traverser, une marche forcée pour échapper aux allemands. En arrivant à Bray Dunes, je suis attiré par la plage et les dunes où le 8° Zouaves s'est brillamment défendu, sans esprit de recul avant d'être fait prisonnier.

Revenir sur les pas de mon père m'a rempli d'une émotion que je ne peux pas expliquer. Le 25 août, j'ai participé aux commémorations du 71° anniversaire de la libération de Versailles et de Paris. Beaucoup de personnes me posaient des questions, « Que portez-vous sur la tête ? Qui êtes-vous ? » La chéchia que je portais fièrement sur la tête intriguait. Cette jeune génération qui me questionne, n'a pas connu les régiments de Zouaves. Le 8° Zouaves est pour eux, une énigme. Je leur explique l'histoire de ce merveilleux régiment.

J'ai en tête des photos représentant le 8° Zouaves défilant sur les Champs-Élysées pour les 14 Juillet, sur l'avenue de Paris à Versailles, en juillet 1938, pour le roi George VI et la reine Elisabeth, cela devait être magnifique. Représenter ce régiment, est une joie immense.

Je suis également très heureux du nombre d'adhérents (73 adhérents). Il a augmenté petit à petit depuis le début de l'année. J'espère que nous serons encore plus nombreux l'année prochaine. De nombreux adhérents n'ont pas renouvelé leurs adhésions en 2015 et je serais le plus heureux s'ils revenaient avec nous.

Je vous souhaite de bonnes fêtes de fin d'année en famille et espère vous voir nombreux pour l'assemblée générale en février 2016.

Être Zouave est un honneur, le rester est un devoir.

Jean-Pierre DECOURTIL

Notre secrétaire a la parole.

Certains de nos anciens de 14-18 se sont rassemblés en 1922 pour former l'Amicale. Ils se réunissaient, à cette époque, dans un café de la place Saint-Michel à Paris. Puis, ce fut le temps de la Fédération des Amicales Régimentaires et Anciens Combattants (F.A.R.A.C), boulevard de Strasbourg à Paris, jusqu'en décembre 1997. Il y avait plus de 80 associations qui avaient leurs sièges à la F.A.R.A.C.. Lors du vote de dissolution, les régiments les plus titrés ont voté contre, mais n'ont pas eu la majorité.

Après ce vote, n'ayant pas de salle pour tenir notre réunion mensuelle, nous nous sommes présentés mais on nous a interdit l'entrée, alors qu'une association, qui avait voté la dissolution, se réunissait dans ces salles.

Nous avons trouvé, pour quelque temps, un refuge au café brasserie de la Divette, boulevard de Strasbourg jusqu'au mois d'octobre 1997. En moyennant finance, l'association F.D 40 (Flandres Dunkerque), 9 rue Moncey à Paris 9^e, nous hébergea jusqu'à sa disparition en décembre 2003.

Nous voilà une nouvelle fois à la rue. Nous avons alors trouvé refuge, au début, à la Mairie du 9^e arrondissement, rue Drouot, ensuite un bureau dans une dépendance de la mairie et enfin, l'ancien foyer des artistes, rue Blanche, jusqu'au départ de Guy DEFAIX pour sa ville natale d'EU. Dès lors, nous conversions seulement par courrier et téléphone.

Après son décès, j'ai contacté plusieurs amicalistes pour essayer de reformer un bureau, tous les prétextes ont été bons pour se désister, "nous sommes trop vieux". Ils oubliaient que les plus jeunes avaient 75 ans.

J'ai eu aussi comme réponse "Regroupez-vous en Amicale des Zouaves", ils ne doivent pas lire : le "Vieux Chacal", car tous les ans, au mois de mars, nous nous réunissons à la butte de Zouaves à Moulin sous Touvent ; pour commémorer la création du Corps des Zouaves en 1831 et que l'Union Nationale des Zouaves (U.N.Z) a été créée en 1928.

Il y en a même qui m'ont demandé de dissoudre l'Amicale, ce qui pour ma part, je me refuse à faire.

Sur les conseils de Jean-François CATTEAU, vice président de l'Union Nationale des Zouaves, je me suis tourné vers Jean-Pierre DECOURTIL. Le 4 février 2015, nous avons décidé de continuer ensemble pour que l'Amicale ne s'éteigne pas.

Il ne manque qu'une chose, que des courageux viennent nous rejoindre.

Édouard ROBINEAU, secrétaire de l'Amicale du 8^e Zouaves.



Vie de l'Amicale

L'Amicale du 8^e Zouaves était présente.

- ✓ 15 mars - Commémoration du 184^e anniversaire de la création du Corps des Zouaves.
- ✓ Du 23 au 31 mai – Exposition 75^e anniversaire « Opération dynamo » à Bray Dunes.
- ✓ 30 et 31 mai - 75^e anniversaire de l'opération Dynamo, nécropole Nationale du fort des Dunes/Leffrinckoucke.
- ✓ 7 juin - Commémoration 75^e anniversaire des combats à Temploux.
- ✓ 27 juin - réunion et repas Amicale à Cossé le Vivien.
- ✓ 16 juillet - journée nationale à la mémoire des victimes, des crimes racistes et antisémites de l'Etat Français de et d'hommage aux "justes" de France.
- ✓ Le 25 août 2015, Commémoration du 71^e anniversaire de la libération de Versailles.
- ✓ Le 25 août 2015, Commémoration du 71^e anniversaire de la libération de Paris (Porte d'Orléans: Monument du Général LECLERC - Mairie de Paris)
- ✓ Le 2 septembre, Commémoration du 70^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre Mondiale (capitulation du Japon le 2 septembre 1945)
- ✓ 6 septembre – Commémoration de la 1^{re} Bataille de la Marne – Mondement, Soisy-aux-bois.
- ✓ 1er octobre - Remise de la Croix du Combattant à la préfecture de Versailles à des soldats qui ont combattu lors d'OPEX, (opération extérieur).
- ✓ 11 novembre à Paris, l'Amicale (Édouard Robineau) était présente à l'arc de Triomphe, sans le Drapeau.

L'Amicale du 8^e Zouaves était représentée.

- ✓ 25 mai - Commémorations à Coxyde (Belgique). Par l'Amicale des Zouaves du Nord.

L'Amicale du 8^e Zouaves était invitée mais non représentée.

- ✓ 7 juin - Commémoration du centenaire de la bataille de Quennevières
- ✓ 19 juillet - journée nationale à la mémoire des victimes, des crimes racistes et antisémites de l'Etat Français de et d'hommage aux "justes" de France.
- ✓ 12 septembre - assemblée générale de l'UNZ à Toulouse.
- ✓ Le 25 septembre - journée nationale d'hommage aux harkis et autres membres des formations supplétives à Paris et à Versailles.
- ✓ 5 décembre - cérémonie en hommage aux "Morts pour la France" de la guerre d'Algérie et des combats du Maroc et de Tunisie à Versailles et à Paris , quai Branly.

Commémorations du 75^e anniversaire de l'Opération Dynamo à Bray Dunes et Zuydcoote

8 mai 2015 - Rénovation de la tombe de l'adjudant-chef BAZIN Étienne

La ville de Bray Dunes, à l'occasion du 8 mai 2015 et du 75^e anniversaire de l'opération Dynamo, a honoré l'adjudant-chef Bazin en rénovant sa tombe. Une cérémonie a eu lieu et nos camarades des Zouaves du Nord, nous représentant, ont déposé une gerbe au nom de l'Amicale du 8^e Zouaves.

L'adjudant-chef Bazin, mort en héros le 2 juin 1940 pendant l'opération Dynamo, était le seul Zouave à ne pas être inhumé à la Nécropole de Zuydcoote mais inhumé dans le cimetière communal de Bray Dunes.

L'Amicale du 8^e Zouaves remercie tous ceux qui ont œuvré pour l'hommage rendu à ce sous-officier du 8^e Zouaves et particulièrement M. JANSSEN Yves. (Mme Catherine VERLYNDE maire de Bray Dunes, le président du Mémorial du souvenir de Dunkerque, le président départemental du Souvenir Français, la section locale d'UNC)



Né le 26 février 1903 à Besançon (25)

Classe : 1923

8^e Zouaves / CA 1

Décédé le 2 juin 1940 à Bray dunes (nord 59)

Tué au combat. Inhumé au cimetière de Bray Dunes.



30 mai 2015 - Cérémonies à la nécropole nationale de Zuydcoote « Opération Dynamo 1940 »

Le rendez-vous était fixé devant la mairie de Zuydcoote où je retrouve Édouard Robineau et nos camarades des Zouaves du Nord, dont Michel Denis. Édouard me confie le drapeau de l'Amicale.

Le défilé, au départ de la mairie, doit nous amener jusqu'à la nécropole nationale de Zuydcoote. Nous défilons en compagnie de la musique de Ghyvelde, des porte-drapeaux et anciens combattants et des élus de la région.

La cérémonie commence par les discours des élus et des organisateurs de la cérémonie. Ensuite, un dépôt de gerbes a lieu au pied du mat du drapeau tricolore au centre de la nécropole.

Dans cette nécropole, il y a les sépultures de nombreux Zouaves du 8^e, morts au combat pendant la défense de l'Opération Dynamo.

Après la cérémonie de Zuydcoote, nous nous dirigeons vers Bray Dunes, au carrefour de la poste, pour l'inauguration de la table de lecture, en hommage à trois gendarmes, morts pour la France à Bray Dunes le 1^{er} juin 1940.

Le 1^{er} juin 1940, au cours de l'opération Dynamo, Les gendarmes Eugène Lecocq, Marcel Lardemelle et le brigadier-chef Daniel Stricanne de la brigade d'Hazebrouck ont pour mission de régler la circulation au carrefour de Bray Dunes. Dans l'après-midi, un bombardement surprend les trois militaires qui aident les réfugiés civils. Alors qu'ils allaient rejoindre la cache, les gendarmes Eugène Lecocq, Marcel Lardemelle sont tués sur le coup et le brigadier-chef Daniel Stricanne blessé, décédera au sanatorium de Zuydcoote.

Les trois gendarmes reçurent la Médaille Militaire et la croix de guerre à titre posthume.

L'après-midi du 30 mai, dans le cadre des cérémonies et festivités du 75^e anniversaire de l'Opération Dynamo, la ville de Bray Dunes avait organisé une grande parade de fanfare internationale, en parallèle de la cérémonie au monument de la 12^e D.I.M.

Après avoir défilé dans les rues de Bray Dunes, les fanfares font une pause devant l'office de tourisme. Les harmonies de Saint Pol sur Mer, de Belgique, et du royaume uni accompagnées des porte-drapeaux des anciens combattants se rendent au monument de la 12^e D.I.M. au niveau de la rotonde sur la digue de mer.

A ce monument, un dépôt de gerbes a lieu par les anciens combattants, l'Amicale du 8^e Zouaves et les autorités locales.



31 mai 2015 – Cérémonies à la nécropole nationale du Fort des Dunes

Le dimanche 31 mai, une cérémonie eut lieu à la nécropole nationale de LEFFRINCKOUCKE avec un hommage au général JANSSEN (12^e D.I.M.) et à ses hommes, tombés au Fort.

Nous avons également rendu hommage à Louis BOULEAU, secrétaire d'Etat-major, décédé récemment. Une cérémonie à la plaque des gendarmes de la Prévôté du Fort ; morts en juin 1940 termina la matinée. Un vin d'honneur nous rassembla à l'intérieur du Fort des Dunes.



LOUIS BOULEAU
(16/09/1916 - /01/2015)

Citoyen d'honneur de la Ville de Leffrinckoucke
Ancien secrétaire d'état-major de la 12^e D.I.M

Il effectua son service militaire d'une période de deux ans au 106^e régiment d'infanterie à Reims à partir du 15 octobre 1937. Ces capacités en écriture dactylographique lui valurent une mutation à l'état-major de la 12^e D.I.M en février 1938. Mobilisé, il fut promu maréchal-des-logis en janvier 1940, il est affecté au secrétariat du commandant Falméert, chef d'état-major de la division et au bureau des opérations. Il entra dans le Fort des Dunes, le 1^{er} juin 1940 pour s'installer dans la caserne sud avec le commandement de la 12^e D.I.M. muni de sa machine à écrire récupérée dans un hôtel à Malo-Terminus.

Pendant 65 heures, il ne quitta pas ce lieu, subissant les bombardements du 2 et 3 juin 1940, côtoyant plusieurs fois la mort. Il quitta l'enceinte en escaladant les ruines du pont-levis car l'état-major se reforma dans les salles de l'école Jules Ferry à Leffrinckoucke dans la soirée du 3 juin 1940. Le lendemain matin, suite à l'arrêt des embarquements, il fut fait prisonnier au quartier général du bastion 32 à Dunkerque. Après cinq ans de captivité en Allemagne, il fut libéré le 4 mai 1945 par l'armée britannique. Presque chaque année, Louis Bouleau revint au Fort des Dunes s'incliner devant la tombe du général Janssen et celle de ses camarades tués en juin, enrichissant de ses témoignages l'histoire du fort.

7 juin 2015 - Commémorations à Temploux

Le 12 mai 1940, les troupes en repos au verger à Temploux étaient bombardées par les stukas allemands. Il y a eu des morts civils et militaires, des chasseurs Ardennais du 5^e Génie et des Zouaves du 8^e. Une stèle est érigée sur le chemin qui va de Namur à Nivelles, route très passagère et stationnement aléatoire et dangereux. Pour éviter tout accident, une délégation y dépose une gerbe à 8h30.

Lorsque j'arrive, le temps de saluer les autorités, de prendre un café avec une ou deux gaufres et c'est le rassemblement, drapeaux en tête pour le parvis de l'église où se trouve le monument aux morts.

Dépôts de gerbes, minute de silence, sonnerie aux morts et hymnes nationaux.

Les drapeaux ouvrent la marche pour entrer dans l'église où aura lieu la cérémonie religieuse à la mémoire des morts et disparus en mai 1940 et en particulier ; lors des combats du 12 mai. La messe finie, nous prenons nos voitures pour nous diriger vers le chemin des Moustiers au Monument National.

Appel aux morts, ravivage de la flamme du souvenir, dépôts de gerbes (La gerbe de l'Amicale du 8e Zouaves a été déposée par Monsieur ROBINEAU Édouard), minute de silence, sonnerie aux morts et hymnes nationaux sur ce lieu de mémoire.

Les enfants des écoles accompagnés de leurs professeurs font un lâché de ballons.

Les motards de la police de Namur, nous ouvrent la voie pour nous rendre à l'hôtel de ville de Namur, au jardin du Mayor à la plaque 20 A.



Ravivage de la flamme, dépôt de gerbes, minute de silence, sonnerie aux morts, hymnes nationaux, allocutions des autorités et remise de décorations.

La ville de Namur nous offre le verre de l'amitié.

Le président de la fraternelle des Chasseurs Ardennais m'attend à la sortie du parking pour me servir de guide, pour rejoindre l'école du Moulin à vent de Bouge où a lieu le banquet des retrouvailles. Le repas terminé, nous nous quittons en souhaitant nous revoir l'année prochaine, tous en bonne santé.

Présence de 20 drapeaux dont celui de l'Amicale porté par Monsieur Édouard Robineau, secrétaire de notre Amicale.

Édouard Robineau.

Rencontre de l'Amicale à Cossé le Vivien, le 27 juin 2015.

Le président de l'Amicale, Jean-Pierre Decourtil, étant toujours en activité, avait souhaité que le repas ait lieu le samedi 27 juin 2015 à la place du jeudi, car il ne pouvait pas se déplacer, ce qui lui a été accordé.

A cause de ce changement, nous étions moins nombreux à apprécier l'excellent repas que notre ami André AUBRY nous a concocté.

Certains avaient des rendez-vous familiaux, un était en voyage et un autre venait de se faire opérer de la cataracte. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement et amélioration de sa vision.

Le premier contact avec les amicalistes a été encourageant et le président envisage de voir le maximum d'adhérents ou sympathisants pour continuer l'avenir de l'Amicale.

Après de l'aubergiste, nous avons retenu la date du 25 juin 2016 pour notre prochain repas en commun. Nous nous quittâmes en espérant nous retrouver l'année prochaine, après être allés au cimetière nous recueillir sur la tombe de notre ancien camarade Henri HESTEADU et de son épouse.

Étaient présents, M. et Mme AUBRY, M. et Mme BLOND, M. CHANCEREL, M. et Mme DOBERT, M. et Mme FIAULT, M. et Mme PIQUET, M. SAUNIER, M. DECOURTIL, M. ROBINEAU.

Édouard Robineau .



Rapport sur le Moral

Je veux déjà remercier, Édouard, notre secrétaire, il a été à mes côtés pour reprendre la présidence de l'Amicale, pour m'aider et il est toujours disponible pour représenter l'Amicale du 8^e Zouaves avec toujours beaucoup de sérieux.

Même si j'ai été très enthousiasmé à l'idée de reprendre la présidence, à la suite du décès du regretté Guy DEFAIX, j'avais également peur en même temps.

Je ne voulais pas faire d'erreur et donner une mauvaise image de l'Amicale. J'espère avoir convaincu tous ceux qui pouvaient avoir des doutes. Ma mission n'a pas changé depuis le début, mettre à l'honneur le 8^e Zouaves, représenter notre Amicale à toutes occasions et surtout rassembler, sous le drapeau de notre Amicale, tous ceux qui sont liés à notre régiment.

J'ai été très heureux de rencontrer à Cossé le Vivien nos fidèles adhérents, je leur ai dit ma vision sur la conduite de l'Amicale que je souhaite tenir dans mon poste de président. J'espère que tous les adhérents me suivront dans cette aventure.

Nous sommes aujourd'hui 73, mais j'espère encore inciter de nouveaux adhérents à nous rejoindre, je compte sur vous également pour cela.

Petit point noir tout de même, je suis déçu par l'absence d'échange que j'ai avec vous. J'aimerais avoir de vos nouvelles, connaître vos sentiments sur le devenir de l'Amicale, connaître votre avis sur le bulletin. Enfin, je voudrais que nous puissions échanger entre nous, en toute liberté.

Cela est le second bulletin que je rédige, j'espère que vous allez prendre autant de plaisir à lire les articles que j'ai eu à les écrire.

Nous serons en 2016, dans peu de temps. Notre assemblée générale aura lieu début février et je souhaite vraiment vous voir très nombreux. J'aimerais beaucoup que nous soyons le plus nombreux possible pour que notre Amicale prospère encore de nombreuses années.

Je n'ai pas eu beaucoup de réponse de votre part, mais je vais quand même organiser pour 2016, avec l'UNZ, si cela l'intéresse, notre participation au ravivage de la flamme sous l'Arc de triomphe à Paris.

Je souhaite également participer aux commémorations à Temploux en 2016, pour rendre les honneurs à nos Zouaves tombés aux champs d'honneur en Belgique, en mai 1940 et également rencontrer nos amis Belges.

Je remercie Francis MOREL pour son courrier et l'envoi de ses bulletins le « Vieux Chacal », je commence ainsi la collection de notre bulletin pour les archives de notre Amicale, j'espère que d'autres adhérents le suivront.

Jean-Pierre Decourtil.



Le 8^e Zouaves pendant la seconde guerre mondiale

1^{ère} partie, le baptême du feu pour le 8^e Zouaves, SIERCK - Septembre 1939

La déclaration de la guerre.

Pour éviter la guerre, les Anglais et les Français n'avaient pas contrecarré l'Allemagne dans ses choix politiques. Après avoir laissé l'Allemagne annexer l'Autriche, ils avaient, à la conférence de Munich, en septembre 1938, abandonné leur allié Tchécoslovaque, amputé de la région des Sudètes.

Après avoir laissé Hitler occuper Prague le 15 mars 1939, les Alliés décident de mettre fin à la politique d'expansion allemande, : ils garantissent les frontières des pays menacés par le III^e Reich : la Pologne, mais aussi la Roumanie, les Pays bas et la Belgique.

La pression monte d'un cran, quand le 28 août, Hitler réclame le retour à l'Allemagne des territoires attribués à la Pologne en 1919, notamment le corridor de Dantzig. La Pologne décrète alors la mobilisation générale.

Mussolini a beau proposer, in extrémis, le 31 août, la tenue d'une conférence, Hitler lance l'attaque le 1^{er} septembre. Devant l'absence de réponse à leur ultimatum exigeant le retrait immédiat de la Pologne, la France et la Grande Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre.

Le général français Maurice Gamelin ordonne à ses Troisième, Quatrième et Cinquième armées de commencer l'opération Sarre. Les armées françaises s'avancèrent dans les saillants de Cadenbronn et de la frontière de Wendt, là où la frontière allemande s'enfonçait en France. Des unités légères de reconnaissance traversèrent la frontière le 7 septembre, suivies deux jours plus tard, par des forces lourdes d'infanterie et mécanisées.

Le 21 septembre, Gamelin renonce à toute perspective de poursuite de l'offensive et ordonne à l'armée française de se replier sur la Ligne Maginot, dans l'éventualité d'une contre-attaque allemande. Tous les généraux français ne furent pas d'accord avec cette évaluation. Le général Henri Giraud, commandant de la Septième Armée, voyait une opportunité presque incroyable pour les forces françaises dans la Sarre. Il croyait qu'un corps aurait pu s'emparer de la zone entre Saarbrücken et Trier. Un tel mouvement aurait, non seulement embarrassé l'Allemagne, mais également assuré le corridor de Metz vers la France et les routes ouvertes à de nouvelles opérations vers le Rhin en direction de Coblenze ou de Mannheim. Dans l'un ou l'autre cas, il semblait possible que les Forces Françaises soient capables d'atteindre le Rhin.

Les troupes Françaises rentrent en France et commence alors la drôle de guerre.

Septembre 39, L'opération de la Sarre.

Mise sur pied de guerre, du 26 août au 2 septembre 1939 dans le massif de Saint-Gobain, la 12^e Division d'Infanterie Motorisé est portée d'abord en Lorraine où elle tient du 10 septembre au 1^{er} octobre, le secteur de Sierck. Après un repos de quelques jours entre Metz et Thionville, elle est ramenée par voie ferrée dans la région du Chemin des Dames, au sud de Laon où elle demeure jusqu'au 12 novembre, date où elle est portée sur la position frontière (secteur fortifié de Maubeuge) dont elle poursuit l'organisation défensive.

La division est relevée au lendemain de l'alerte du 15 janvier 1940 et vient stationner dans la région Est de Saint-Quentin où elle est en réserve d'Armée (I^{er} Armée).

Mobilisé par le C.M n°64 à Mourmelon le Grand (Marne) 6^e Région Militaire, le 8^e Zouaves est affecté à la 12^e D.I.M (Division d'Infanterie Motorisé). Il est rattaché au dépôt d'infanterie n°64 de la 6^e Région.

Composé de 3 bataillons, 1 CRME, 1 C.R.C, 1 compagnie motos, 1C.H.R. Il a pour effectifs, 80 officiers, 350 sous-officiers, 2600 zouaves.

L'encadrement du 8^e Régiment de Zouaves est le suivant:

Le chef de corps est le Lieutenant colonel ANZEMBERGER

Le 1^{er} bataillon est commandé par le Chef de Bataillon FAVRIAU, le Commandant QUATRECOUP commande le 2^e bataillon et le 3^e bataillon par le Commandant VALLAUD

Le 27 août 1939, l'ordre est donné à l'état-major de la 12^e D.I.M. de faire évacuer immédiatement les casernes qui pourraient constituer une cible tentante pour la Luftwaffe et de rassembler ses éléments dans les massifs boisés de Saint-Gobain et de Coucy.

Grande unité expérimentale des manœuvres motorisées, formée d'excellentes troupes héritières d'un glorieux passé et animées d'un esprit de corps très poussé, la 12^e D.I.M. exécute rapidement ce premier mouvement. Tous les moyens organiques du temps de paix convergent en quelques heures vers la zone de rassemblement.

- ✓ le 106^e R.I. venant de Reims et Châlons- sur- Marne,
- ✓ le 150^e R.I. en garnison à Verdun,
- ✓ le 8^e Zouaves stationné à Mourmelon le Grand,
- ✓ le 25^e R.A. groupé à Châlons,
- ✓ le 3^e G.R.D.I formé par le 9^e Dragons d'Epernay,
- ✓ les sapeurs prélevés sur le 2^e Régiment du Génie, les transmetteurs détachés du 18^e Régiment des Transmissions, et le Train fourni par le 6^e Escadron - tous ces corps en garnison à Metz - vont également rallier la 12^e D.I.M.

Le 27 août 1939, le 8^e régiment de Zouaves (échelon A) quittait ses cantonnements du camp de Mourmelon, enlevé par moyens automobiles du train, pour stationner dans la région de Coucy le château (Aisne). Le 30 août, l'échelon B rejoignait le régiment se trouvant ainsi sur le pied de guerre.

Transport par les mêmes éléments du train, il gagnait :

- Le 4 septembre, les environs du camp de Mourmelon
- Le 5 septembre, la région d'Ambrières (Haute-Marne)
- Le 6 septembre, la région d'Essey-Flirey (Meurthe et Moselle)
- Le 7 septembre, la région de Thionville où il débarquait.

La montée au front s'effectue à partir du 8 septembre en autobus parisiens assignés pour nous établir, en avant de la ligne Maginot, afin de remplacer les garde-frontières et de couvrir la mobilisation. Ce secteur s'étend de la rive droite de la Moselle (Apach), jusqu'au bois de Tunting, aux débouchés de la forêt de Sarrebourg, en passant par les villages de Merschweiller et de Manderen.

En face de nous, les crêtes allemandes de 300 à 400 mètres, nous dominent : Hammelsberg, Schneeberg et Urteberg.

La prise de contact se fait entre le 11 et le 13 septembre.

La conquête des observatoires sur les crêtes aura lieu les 14 et 15 septembre. Le Schneeberg, mal défendu, est occupé, mais le Hammelsberg, tenu solidement, sera quand même emporté par les Zouaves après une rude escalade.

Le bois d'Oberperl est le prochain objectif de la division. Le 27, un bataillon du 106^e R.I l'atteindra, mais sera repoussé par une violente contre-attaque. Le 28 septembre, le 2^e bataillon du 8^e Zouaves le réoccupera et le tiendra jusqu'à la relève du lendemain.

Le 8^e Zouaves a fait preuve, en ces premiers combats, d'une « tenue au feu » remarquable due à la valeur de l'entraînement reçu au camp de Mourmelon.

Les compagnies moto de la 12^e D.I.M. (la C.R.C du 8^e Zouaves) arrivent dès le 10 septembre à Sierck. En collaboration du 8^e G.R.C.A. et du 3^e B.C. et se tiennent sur une ligne de défense Sierck – Montenach – Ewendorff – Kirschaumen.

Le 12 septembre, le 8^e Zouaves occupe la croupe 300 m au nord de Tunting, il occupe Merschweiller.

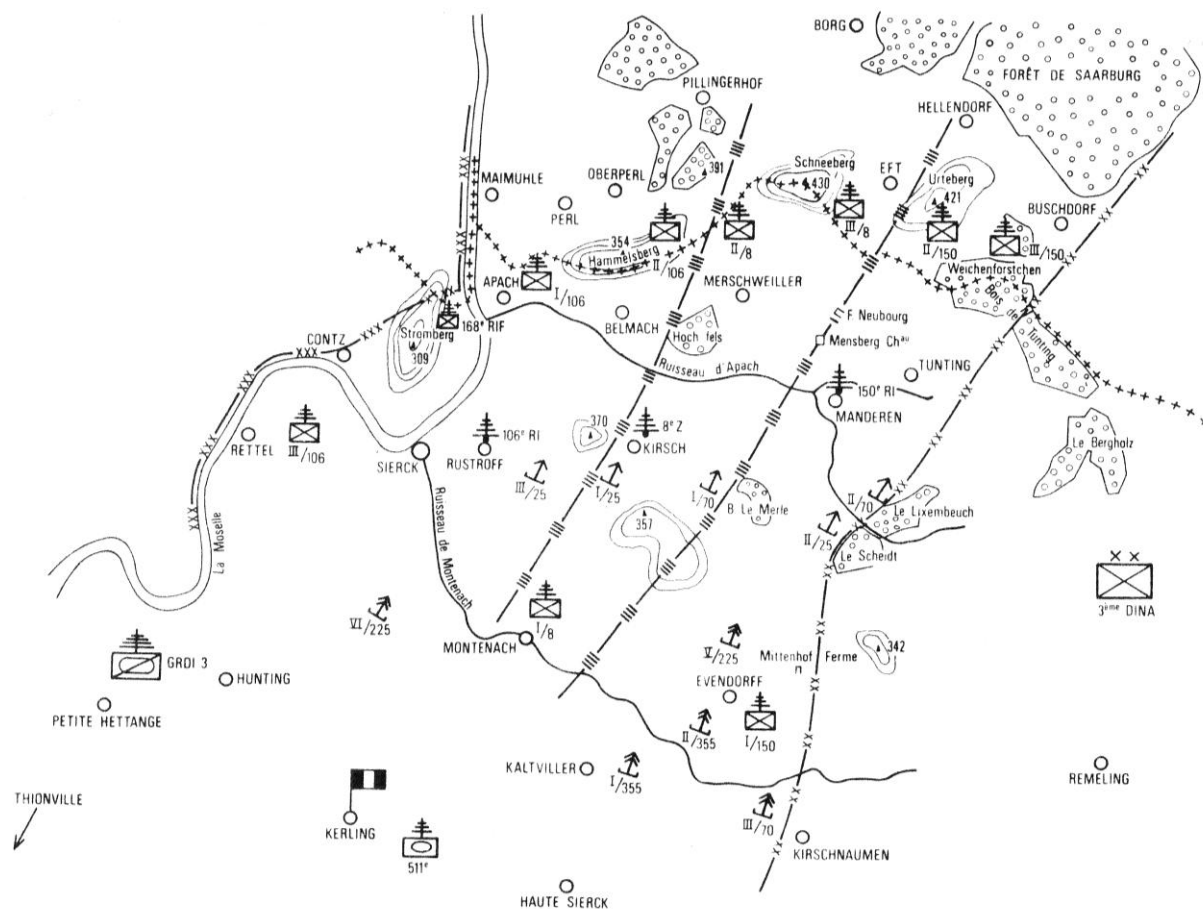
Le 8^e Zouaves prend le Schneeberg et le Hammelsberg. Le 15, il occupe la cote 421 sur l'Urteberg, l'ennemi réagit par le feu.

L'ordre d'opération en date du 24 septembre, demande l'enlèvement de l'observatoire 391, un bataillon du 8^e Zouaves et du 106^e R.I. sont envoyés accompagnés de compagnies de chars R 35.

L'enlèvement du 391 est réalisé le 28 septembre par le 8^e Zouaves (bataillon Quatrecoq) dans une opération rapide et dure, une contre- attaque ennemie échoue.

La 12^e D.IM est relevé à partir du 29 septembre par la 36^e Division. Le 8^e Zouaves par le 18^e R.I. le I/8^e Zouaves assure la protection de la relève.

La zone de stationnement se situe au sud de Thionville.



Des Zouaves sont tombés au champ d'honneur dès ces premiers jours de conflits.

- ✓ **CELLIER Fernand Jules** ; Né le 1er février 1913 à Mailly Champagne (51), Décédé le 18 septembre 1939 à Basse Ham (57)
- ✓ **CHAPISEAU Gilbert Louis** ; Né le 24 mars 1915 à Boisville la saint père (28), Décédé le 28 septembre 1939 à EFT/Merschweiler (57) suite à un bombardement
- ✓ **DUTRY Jean Henri Urbain** ; Né le 27 janvier 1918 à Marck (Pas de Calais), Décédé le 14 septembre 1939 à Basse-Ham, secteur postal 210,
- ✓ **GILBERT Louis** ; Date et lieu de naissance inconnu, Mort pour la France en septembre 1939 à Merschweiler (57),
- ✓ **LACROIX Louis Constant** ; Né le 10 juin 1913 à Paris, Décédé le 29 septembre 1939 à Rurange (château de Logne) des suites de blessures, Inhumé au cimetière militaire château de Logne, Commune de Rurange (Moselle)
- ✓ **LENOIR Robert Louis** ; Né le 27 mars 1916 à Longueville (seine et Marne)
- ✓ Décédé le 14 septembre 1939 à Basse Ham, inhumé au cimetière de Basse Ham
- ✓ Médaille militaire à titre posthume. Croix de guerre avec étoile d'argent à l'ordre de la Division
- ✓ **NIZON Roger Charles, grade : sous-lieutenant** ; Né le 26 novembre 1916 à Charenton (Seine), décédé le 14 septembre 1939 à Basse Ham (Moselle) des suites de blessures.
- ✓ **SOURICE Xavier Pierre Marie** . Né le 29 janvier 1918 à Fief Sauvin (Maine et Loire), décédé le 14 septembre 1939 à Merschweiler (Moselle),

Voici le journal de marche du capitaine Huet Jacques du II/8e Zouaves, qui traduit bien les opérations que le 8e Zouaves a effectuées pendant l'offensive de la Sarre, en septembre 1939 et qui s'est brillamment comporté.

J.M.O. du capitaine Huet Jacques (2^e bataillon).

1^{er} septembre 1939

Le bataillon cantonne à Coucy le Château (Aisne) et complète son organisation matérielle, ses effectifs. La mobilisation générale aura lieu ce soir à minuit. Les allemands bombardent les villes polonaises. Le bataillon est ainsi encadré.

Chef de bataillon, commandant QUATRECOUP

5^e compagnie, capitaine d'ANDIGNE

6^e compagnie, capitaine VAUTOR

7^e compagnie, lieutenant PONARD

Adjoint au commandant, capitaine BOURSIER

C.M.2., capitaine HUET

2 septembre (Coucy)

Exercices détails dans les environs immédiats du cantonnement. L'atmosphère est lourde. L'attaque de la Pologne est confirmée. On s'attend d'un instant à l'autre, à la déclaration de la guerre, de la France à l'Allemagne.

3 septembre (Coucy)

Nouvelle journée d'attente au cours de laquelle le bataillon travaille comme s'il était en manœuvres. Le moral de la troupe est merveilleux, pas d'énervement, pas de crainte, une tranquille confiance. D'ailleurs, l'instruction est au point, l'entraînement parfait.... Et les réservistes qui nous ont renforcés sont tous d'anciens Zouaves.

4 septembre (Coucy)

Dès le réveil, on sent inconsciemment que la journée va être décisive. Effectivement, à midi, nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à faire mouvement à partir de 20 heures vers une destination inconnue encore. Les camions de transport arrivent à Coucy vers 17 heures. Branle bas de combat, on charge les animaux, les voitures et le matériel. La soupe est prise à 18 heures.

A 22 heures, nous démarrons, et le convoi s'étire vers l'est. Nous passons de nuit par Laon, Reims, guidés par la sécurité routière qui a balisé l'itinéraire comme elle le fera les jours suivants. Au petit jour, après être passés à Bouy, à six kilomètres au sud de Mourmelon, nous stoppons à La Cheppe, non loin de là. Les familles des cadres viennent nous voir au passage. Nous y passons la journée et à 23 heures, nous partons vers l'est.

5 septembre

Nous cantonnons à Hallignicourt, peu avant St-Dizier, où nous arrivons aux premières heures du matin. Repos toute la journée avec interdiction de se montrer dans les rues. On craint les observateurs en avion.

6 septembre (Hallignicourt)

Exercices dans les champs aux environs du village, avec ordre de nous camoufler si un avion se fait entendre. Les nouvelles les plus contradictoires et les plus stupides circulent. Cette guerre est vraiment curieuse.....

7 septembre

Repartis d'Hallignicourt à 19 heures, nous traversons à la nuit, Saint Dizier complètement éteint. La population est sur les trottoirs et muette. Nous passons ensuite à Ligny en Barrois, puis à Commercy, pour atteindre Flirey sur la RN 58, peu avant Pont à Mousson.

8 septembre

Journée de repos à Flirey pour laisser passer de nombreux convois de troupes de toutes armes qui filent vers l'est. A 17h30, nous embarquons à nouveau, mais ne démarrons qu'à 19h30 et passons la nuit à Pont à Mousson, Metz et Thionville.

Cette fois, la frontière est proche et l'on redouble de précautions pour éviter les feux des phares et le bruit.

9 septembre (dimanche)

Nous débarquons en pleine campagne par un temps superbe, entre Thionville et Stuckange, pour atteindre à pied ce lieu et y prendre un cantonnement d'alerte-gardé.

A peine arrivés à Stuckange, nouveau départ à pied en direction du N.E et en formation diluée, de chaque côté de la route. Des jeunes gens et des jeunes filles à vélo nous croisent, insouciant, gais, rieurs. Pour eux, c'est un dimanche comme les autres, pas pour nous...

Des avions non identifiés volent très haut dans le ciel bleu et nous obligent à une marche pénible dans les herbes. Après 15 km de marche harassante, par grosse chaleur, nous atteignons Kerling, après être passés à Distroff et Ourdenne. Nous cantonnons dans le village abandonné par sa population ... et déjà pillé. Premier contact avec la guerre... Spectacle navrant, voir les armoires ouvertes, les tiroirs à terre, vidés de leur contenu, les victuailles laissées là, la volaille et les animaux en liberté dans les rues et les prés.

Tout le bataillon a couché dans un lit ..., il sera en bon état demain si nous devons encore aller de l'avant.

10 septembre (Kerling)

Au matin, reconnaissance d'une position d'alerte par le chef de bataillon et les commandants de compagnies, en avant de Kerling, en face de Montenach. A 15 heures, même reconnaissance avec les chefs de section. Il pleut, nous revenons trempés comme des barbeta.

A 19 heures, toujours sous la pluie, nous partons avec le bardas, dépassant la position reconnue, traversons Montenach pour atteindre, à 21 heures ; le Bois le Merle, non reconnu, souvent impénétrable, coupé de frontières inondées, où chenillettes et voiturettes s'embourbent et se perdent.

11 septembre (Bois le Merle)

Ce n'est qu'au petit jour qu'on peut vraiment faire du travail utile et prendre les positions de combat, toujours sous une pluie drue. Cette fois, ce n'est plus des manœuvres, sans quoi il y aurait longtemps que le directeur des manœuvres aurait fait sonner le rassemblement.... Pour éviter les refroidissements.

Au soir, les positions sont solides, le plan de feux établi, les liaisons assurées, les hommes protégés de la pluie qui ne s'arrête pas, la soupe est distribuée.

12 septembre (Bois le Merle)

Journée passée dans le calme le plus absolu, sur le terrain de combat, en améliorant peu à peu les positions de tir, en dégageant les axes.

13 septembre (Bois le Merle)

Toujours sur place, mais nous changeons plusieurs fois de dispositif après les visites successives de nos différents chefs hiérarchiques. On souhaite qu'ils se mettent d'accord.... Et tout cela en pure perte, puisque, à 18 heures, nous recevons l'ordre de nous porter en avant à 19 heures.

En formation de combat, le matériel à dos d'hommes, nous marchons vers le N.E. direction Manderen, pataugeant dans une boue glaiseuse épouvantable, glissant dans les ravins du bois de Manderen où nous bigornons avec le 3^e bataillon qui se porte lui-même en avant, à notre hauteur et qui a obliqué sur sa droite.

Nous atteignons alors Ritzing (pillé comme Kerling) où nous installons un cantonnement d'alerte gardé vers minuit. A 3 heures, les ordres pour le lendemain parviennent, nous attaquons au petit jour pour nous porter jusqu'à la frontière allemande. A 5 heures, les précisions sont données.

14 septembre (baptême du feu)

A 5h30, nous partons de Ritzing en formation d'approche, comme à la manœuvre : 5e Cie à droite, 7e Cie à gauche, 6e Cie derrière et au centre, C.M. en réserve de feux. Tout va bien jusqu'à Merschweiller qui est dépassé sans coup férir, alors qu'il fait encore nuit.

La 7^e compagnie (Ltn Ponnard) atteint son objectif sans encombre, car il est moins loin et plus couvert ; mais la 5^e compagnie (Cne d'Andigne) est accueillie par un feu nourri en dévalant un glacis qui précède la position à atteindre.

Les sections de la 5^e compagnie refluent en ordre derrière un petit mamelon.

Pendant ce court laps de temps, les allemands viennent relever les blessés qu'ils ont laissés en avant, dont le lieutenant Cafin et 5 hommes et les font prisonniers.

Le 2^e Btn/8^e RZ, n'ayant pas atteint partout son objectif, est tenu maintenant de le faire en plein jour. La 5^e compagnie doit venir se placer coûte que coûte à la droite de la 7^e compagnie qui est actuellement en flèche. A 10 heures, une contre-attaque est montée par le IIe bataillon avec ses propres moyens (mitrailleuses et mortiers) refoulant les quelques allemands terrés en avant. L'objectif est atteint en quelques instants sans grande réaction de l'ennemi qui ne doit pas d'ailleurs être en force.

Toute la journée, pas de tir d'artillerie, ni d'un côté ni de l'autre, mais tirs sporadiques de mitrailleuses sur les premières lignes, sans provoquer la moindre perte de notre côté.

15 septembre 1939 (Merschweiller)

Par précaution, puisque cette guerre doit être une guerre de chars (on ne croyait pas si bien dire), le colonel affecte tous ses canons de 25 à notre section, pour le cas où une réaction ennemie se produirait. Comme commandant de la C.A. 2, je suis personnellement chargé d'organiser leur plan de feux, ce qui m'amène à parcourir les premières lignes et à regarder en face.

A un moment donné, vers le soir, j'aperçois au télémètre, des camions ennemis effectuant un débarquement de troupes à l'arrière des lignes allemandes. Je signale le fait au P.C. du bataillon, lequel alerte l'artillerie et 10 minutes plus tard, nos obus de 75 dispersent le rassemblement.

Cependant, la réaction ne se fait pas attendre et les premiers obus tombent sur nos lignes. Comme les anglais de Fontenoy, les allemands avaient voulu nous laisser tirer les premiers... La cadence des coups s'accélère.

Heureusement que le tir n'est pas trop précis et qu'un tiers des obus n'éclate pas. Notre artillerie fait ensuite de la contre-batterie, puis tout se tait, pour reprendre à la nuit.

Et pendant ce temps, la radio officielle, celle qui nous dira plus tard que la route du fer est coupée, nous assure qu'une très prochaine conférence à quatre va rétablir la paix. Je n'y crois guère sous les balles et leurs obus. Quand la poudre a parlé, ça continue... et si c'est avec de belles et telles paroles qu'on veut galvaniser les troupes ? Drôle de procédé, découlant de l'esprit de Munich.

16 septembre (Merschweiller)

La nuit a été très dure : Le bombardement n'a pas cessé de part et d'autre et s'approche du village où se trouve le P.C. du bataillon. Aussi, dès la première heure, il est transféré dans la nature.

Naturellement, il pleut maintenant...

Harcèlement d'artillerie toute la journée, et les mitrailleuses et mortiers de 81 du bataillon, y participent en tir indirect. Puis sur ordre très supérieur, on fait tout taire... pour ne pas énerver l'ennemi... On fait la guerre ou on ne la fait pas.

Il est vrai qu'il faut se présenter comme de bons moutons à cette fameuse conférence à quatre, dont on peut toujours parler...

Dimanche 17 septembre (Merschweiller)

L'ennemi nous imite et se tait. Il semble même que devant notre passivité, il dégarnit ses lignes, alors que nous ne faisons que renforcer notre dispositif.

Vraiment, malgré tout cela, nous appliquons à la lettre la stratégie de défensive....

Au soir, un bataillon de chars vient également nous renforcer, serait-ce l'indice d'une attaque de grand style ? Allons-nous enfoncer la porte ouverte vers Trèves ? ça soulagerait peut-être un peu ces pauvres polonais qui prennent la pâtée pour l'instant ?

18 septembre (Merschweiller)

Attente énervante. Quelques obus ennemis cependant qui veulent nous assurer qu'il y a toujours du monde en face, et nous confirmer que nous sommes en guerre.

Dans la soirée, les hommes des chars, à peine installés, mettent le feu à leur cantonnement dans Merschweiler. Une grange flambe et coupe le courant électrique de toute la région. Nous n'aurons plus les informations radio. C'est peut être mieux ainsi....

Oui, mieux vaut ne pas entendre ces émissions d'un poste encore pas identifié (on saura plus tard que c'est Stuttgart) qui prend à partie, successivement tous les régiments en indiquant leurs cadres, leur position, et même relatant les petites histoires de cuisine, qui ne valent rien pour la discipline.

Cependant, à l'écoute de ce qui concernait le 8^e Zouaves, on a pu constater que de l'autre côté, on avait ce régiment en admiration.

19 septembre (Merschweiller)

Attente, toujours.... Secteur bien calme en ce qui nous concerne, car si notre artillerie donne beaucoup, celle d'en face ne réagit pas. Je bous personnellement d'impatience de foncer sur la route de Trèves, que je connais comme ma poche, pour y avoir fait de nombreuses manœuvres en 1926-27, du temps de notre occupation.

Au soir, visite du général Jansen, commandant la 12^e D.I.M. (la nôtre qui vient inspecter les premières lignes).

20-21 septembre (Merschweiller)

RAS. On améliore la position et la liaison avec les unités voisines : 3/8e Zouaves à gauche et 106e RI à droite.

22 septembre (Merschweiller)

Au cours de l'après-midi, reconnaissance de notre position par les cadres du 1/8e Zouaves, qui doivent nous relever au cours de la nuit.

Effectivement, à partir de 21 heures, les sections se présentent une à une et remplacent les nôtres sans bruit, ni feux et nos hommes sont successivement dirigés vers Montenach, à quelques kilomètres en arrière, par un brouillard à couper au couteau. Sombre perspective de l'hiver qui approche.

23 septembre (Montenach)

Installation au cantonnement : inventaires, revues, visite de santé, recomplètement des munitions, etc.... et surtout, repos bien gagné.

Dimanche 24 septembre (Montenach)

Reconnaissance d'une position d'alerte à occuper en avant du pays. Là-bas en première ligne, le canon tonne par intermittences. Ici, nous sommes à hauteur de la grosse artillerie qui fait entendre sa grosse voix par moments, bombardant la route de Sierck à Trèves.

25-26 septembre (Montenach)

Journées de repos effectif.

Au soir, le 2^e bataillon reçoit l'ordre de monter une attaque dans son ancien secteur, laissé au 1^{er} bataillon. Il faut s'emparer de la cote 391 et du bois d'Oberperl, y faire des prisonniers et voir comment.

C'est la 7^e compagnie (Ltn Ponard) qui est chargée de l'opération. Va-t-on enfin passer ensuite à l'attaque générale ?

Celle-ci est minutieusement préparée sur la carte, dans tous ses détails avec les cadres du 1^{er} bataillon qui appuiera de ses feux et avec les artilleurs qui assureront le pilonnage, le barrage roulant et le ratissage ultérieur. Dans la nuit, la 7^e compagnie, très fière et à juste titre, de la mission qui lui est confiée, se rend sur sa position de départ avec 2 sections de la C.A. 2.

28 septembre (Montenach)

Au petit jour, une préparation monstre, d'artillerie s'abat sur le bois d'Oberperl et la cote 391, puis le barrage roulant entraîne la 7^e compagnie.

Les hommes, comme à l'exercice à Mourmelon, suivent de très près ce barrage, si bien que 4 sont blessés, (dont le Ltn Courty). Le lieutenant Ponnard a entraîné ses hommes avec une telle fougue qu'il a réussi à prendre l'objectif d'un seul élan, à faire 4 prisonniers et désorganiser l'ennemi, qui ne réagit même pas. Pas de perte de notre côté, sauf les 4 blessés par obus français, victimes de la bonne tactique. par contre, de nombreux cadavres allemands laissés sur la position. Ce sont de vieux territoriaux qui ont des médailles de 1914-18... pauvres types.

29 septembre (Montenach)

Les cadres d'un bataillon du 18^e RI (de Pau) viennent reconnaître la position que nous occupons pour nous relever.... définitivement. Le colonel Anzemberger me recommande de les recevoir particulièrement bien, car le bataillon est commandé par son ami, le commandant Dussaint. En l'absence du commandant Quatrecoup, qui est avec la 7^e compagnie, j'organise la réception. Les officiers et les hommes du 18^e RI se souviendront longtemps de l'accueil du 8^e Zouaves, je pense ?

Au soir, après le passage des consignes, jusqu'au dernier échelon, nous faisons mouvement vers l'arrière, en direction de Rettel S/Moselle (ne pas confondre avec Rethel).

30 septembre (Rettel)

Nous sommes en cantonnement tranquille, bien qu'on entende encore le canon. Mais c'est pour bien peu de temps, puisque le soir même, je pars reconnaître Sentsich, où le bataillon me rejoint dans la nuit, par ses propres moyens.

Dimanche 1^{er} octobre (Sentsich)

Nous partons encore ce soir plus loin vers l'arrière et toujours à pied, sac à dos, au-delà de « la ligne Maginot » vers Uckange, un faubourg de Thionville. Il pleut et les pieds s'amollissent. Aussi, je mets mes éclopés dans mon side-car, si bien que toute la C.A. 2 arrivera ensemble à l'étape.

2 octobre (Uckange)

La vie redevient plus normale, car les précautions à prendre sont moins impératives. Là, c'est un vrai repos que nous prenons dans un village encore habité, reçus à bras ouverts par de braves lorrains.

C'était trop beau, le soir, on déménage en direction de Rombas, pays noir d'usines en pleine marche et dont les gueules béantes des fours nous surprennent, car ils font chacun plus de feu qu'un convoi pourrait en faire.... Et nous, à qui l'on interdit de fumer sur la route, la nuit ?

3 octobre

Au cours de la nuit, incident dû au « schnick », au bon schnick de lorraine : un Zouave qui en avait un peu abusé a traité les bons lorrains de boches, dans un café et ça fit de la bagarre, comme bien on pense.... L'adjudant du jour dut intervenir et dans la nouvelle bagarre, un revolver partit tout seul, blessant un spectateur, le Zouave Brunel.

Aussi, cette nuit de repos fut naturellement bien écourtée au 2^e bataillon....

Au matin, un brouillard intense nous accompagne d'Uckange à Rombas où nous arrivons à 8 heures du matin et où nous allons rester une semaine pour remettre le matériel en état et reconstituer nos approvisionnements.

4 octobre

Prise d'armes à Rombas, sur la place des écoles et appel des morts du bataillon. Il y en a déjà 5, hélas !...

Dimanche 8 octobre

Nous embarquons en chemin de fer le soir à 20 heures pour une destination inconnue, déjà regrettés par nos bons amis lorrains habitués aux Zouaves, dont ils ont apprécié la tenue et la discipline.



« Gros plan d'une estampille en maillechort, avec l'inscription Ministère des finances et une tête de Mercure (longueur réelle 2.5 cm)

La loi du 28 septembre 1910, parue au JO du 30 septembre (abrogée en 1945 a institué un impôt nouveau sur tout système fournissant une flamme (briquets, allumeurs gaz ou électriques) et remplaçant les allumettes.

Une estampille métallique, soudée sur l'objet, prouve le paiement de l'impôt, fabricants et revendeurs devant s'assurer que chaque briquet ou allumeur porte bien cette plaquette, d'abord en cuivre et datée de 1911, puis d'un modèle unique de maillechort, jusqu'à la suppression définitive 35 ans plus tard. Quand les poilus, dans les tranchées, constatèrent que l'humidité rendait l'usage des allumettes impossible, ils se mirent à fabriquer eux-mêmes des briquets artisanaux, qui devaient également être taxés mais cela n'a pas été respecté rigoureusement.

La véritable fin du Drapeau du 8e Zouaves, en juin 1940

Dans de nombreux ouvrages historiques, il est écrit que le drapeau du 8e Régiment de Zouaves a été brûlé sur les plages de Dunkerque, avant que le régiment ne soit fait prisonnier.

Cela est une grave erreur historique.

Monsieur Louis BOULEAU, que j'avais rencontré au Fort des Dunes à Leffrinckoucke, lors du 70e anniversaire de l'opération DYNAMO, m'avait informé qu'il effectuait des recherches pour réparer cette erreur.

En étant secrétaire au Q.G. de la 12e D.I.M. du général JANSSEN en 1940, il savait que ce drapeau n'avait pas été brûlé à Dunkerque. Je lui avais dit que j'effectuais également des recherches sur le 8e Zouaves et que je serais très heureux de l'aider.

Louis était notre mémoire vivante, simple et très courtois, nous avons lié entre nous une amitié sincère et *indestructible*. Il avait écrit au musée de l'Armée, lu des rapports d'anciens Zouaves pour rétablir la vérité. J'ai recherché dans les archives du 8e zouaves où nous pourrions trouver la confirmation que le drapeau n'avait pas été brûlé à Dunkerque.

Le 8e Zouaves faisait partie de la 6e région militaire et son dépôt de guerre, le n° 64 était stationné à Reims.

Et miracle, je découvrais les archives du dépôt qui était au S.H.D. de Vincennes. La cote 34N384 renfermait un rapport du chef de bataillon MAURY, commandant du dépôt n°64.

Nous avons différents rapports qui nous donnaient déjà raison, mais celui là était la clé de cette énigme.

Voici un extrait du J.M.O. du capitaine HUET Jacques.

"Dans la journée, le lieutenant BRÉROT, trésorier et porte drapeau a été envoyé vers l'arrière. Je conserve le renseignement pour moi. Ce n'est pas rassurant."

Rapport du lieutenant Brérot

Dimanche 19 mai.

" Je me présente au P.C., c'est le capitaine Villesuzanne qui me parle, le colonel est présent, Trémoulet aussi. Les canons anti-chars placés aux issues de Cibly tonnent; les allemands sont là.

Vous allez, me dit Villesuzanne, essayer de gagner Ruesnes, village qui se trouve au nord-ouest de Le Quesnoy, vous vous placerez sous la protection des télégraphistes de la division et vous attendez les ordres qui arriveront demain matin. Bonne chance".

Le lieutenant Brérot rejoint le dépôt 64 du régiment à Reims , caserne Maistre, qui est commandée par le commandant Maury. Il demande la conduite à tenir pour le drapeau et la caisse du régiment.

Le GQG lui répond :

"Drapeau du 8e Zouaves sera conservé jusqu'à nouvel ordre par la 6e Région".

Le dépôt 64 se repliant sur Domfront, le général Thierry qui commande la région me dit de conduire le drapeau à Domfront.

Samedi 25 mai.

J'arrive à Domfront à 13 heures. Je suis surpris de retrouver le capitaine Trioulet, le sous-lieutenant Camier, l'adjudant Jean du 8e Zouaves.

Lundi 10 juin.

Le général De Camas m'envoie l'ordre de remettre le drapeau au dépôt; le 8e Zouaves vient de terminer son existence à Bray dunes.

Mardi 11 juin.

9 heures, je dépose mon drapeau et le coffre-fort qui m'embarrasse.

Le lieutenant Brérot est fait prisonnier le 17 juin, alors qu'il se repliait sur Lassay (sud est de Domfront)

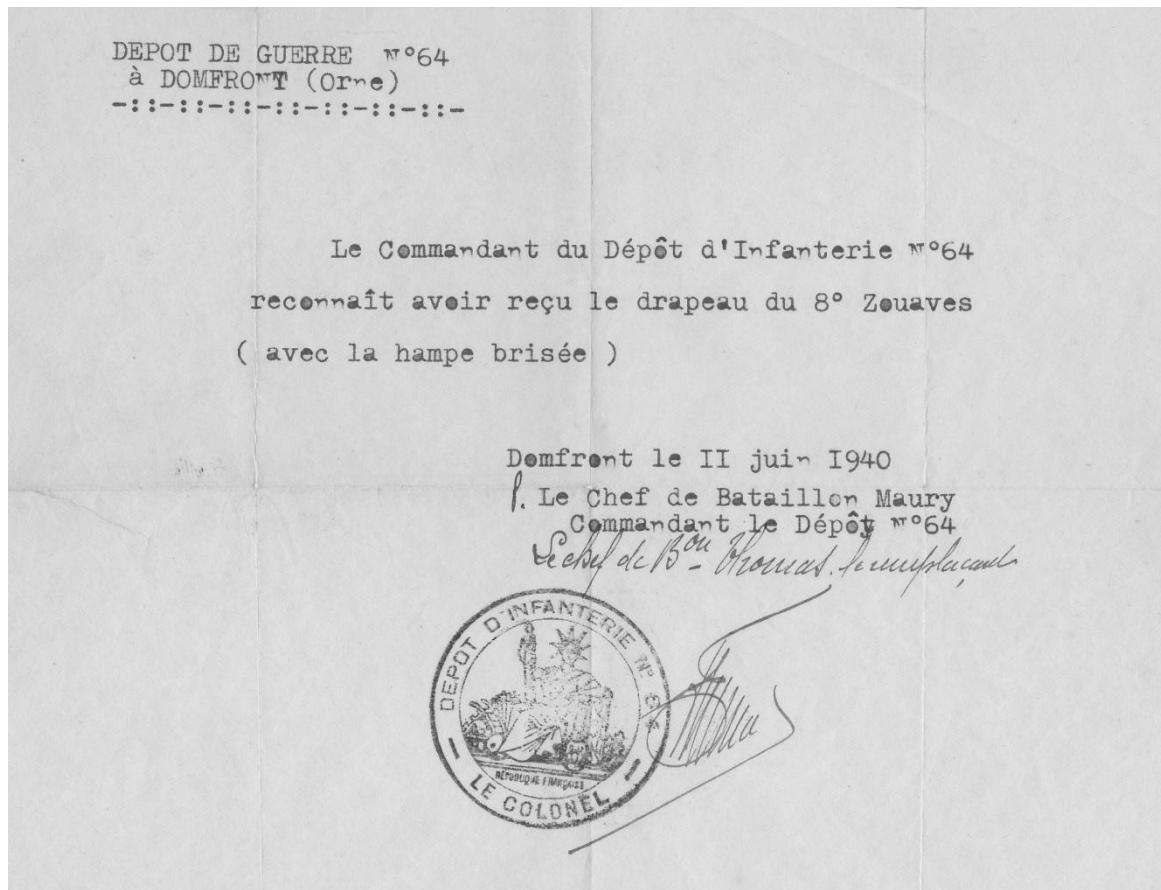
Le rapport du sergent chef Munier.

"Le 19 mai après midi, nous sommes à Cibly (sud de Mons) Belgique, la situation est critique, les boches sont à proximité. Le 3e Btn/8 fait 2 prisonniers à l'entrée du village. Nous sommes au P.C. du régiment,

à l'école. Le colonel donne l'ordre au lieutenant Brérot, officier des détails, de se rendre au Quesnoy, avec le drapeau et la caisse du corps (700 000 frs) pour se mettre sous la protection d'une compagnie de télégraphistes, car le régiment va faire mouvement et la situation actuelle est trop sérieuse et nous ne pouvons rester là avec l'emblème.

A 13h30 nous partons, le lieutenant Brérot, moi et le chauffeur (Lerondeau Marc) en direction du Quesnoy"

En connaissance de cause par rapport à la situation de l'armée Française, le lieutenant-colonel ANZEMBERGER avait décidé entre le 18 et 20 mai 1940 de mettre à l'abri l'emblème de son régiment.



Voici un résumé du rapport du chef de bataillon MAURY
« Cote archives 34N384 au SHD de Vincennes. »

La situation de l'armée s'étant dégradée, le dépôt qui était stationné à Reims, caserne Maistre, fut replié sur le territoire de la IV^e région, à Domfront (Orne) lorsque l'offensive allemande déclenchée le 10 mai 1940 menaçait Reims. Le lieutenant Brérot dut rejoindre le dépôt d'infanterie n°64 à Domfront pour remettre la caisse et le drapeau à l'abri.

Le chef de bataillon MAURY, qui commandait le dépôt de guerre d'infanterie n° 64 en juin 1940, explique dans un rapport comment il a sauvé le drapeau.

C'est le commandant THOMAS qui signa le reçu le 11 juin, pour la prise en compte du drapeau du 8^e Zouaves. Le chef de bataillon Maury et le lieutenant Heitz quittèrent Domfront le lundi 17 juin, vers midi, pour aller cantonner à Heussé (Manche). En voulant gagner Saint-Ellier, à hauteur du village de Saint Mars sur la Futaie, ils tombèrent sur des colonnes motorisées allemandes sur la route Goron, Saint-Ellier, Fougères.

Ils se retrouvèrent au milieu de 2 colonnes allemandes. Dans sa voiture se trouvait en effet le drapeau du 8^e Zouaves et il convenait de ne pas laisser ce drapeau tomber aux mains de l'ennemi. Le drapeau du 8^e Zouaves, venant de la région de Mons (Belgique) avait été apporté au dépôt 64, qui administrait le 8^e Zouaves, à Reims vers le 20 mai 1940 par le lieutenant BRÉROT, officier des détails de ce régiment.

Dans un chemin, le drapeau du 8^e Zouaves fut arrosé d'essence et incinéré. La Hampe n'ayant pu être détruite, fut dissimulée dans des buissons. Le commandant conserva par devers lui la croix de la légion d'honneur et l'aiguillette de la fourragère rouge du drapeau. Il fut fait prisonnier par les allemands et envoyé avec les autres officiers du dépôt, en captivité à l'Oflag V A situé à Weinsberg. Il a réussi à dissimuler ces deux reliques pendant toute sa captivité et a pu les rapporter en France. Le 9 août 1941, tous les officiers du dépôt 64 quittèrent le camp de Weinsberg pour être rapatriés en qualité d'anciens combattants. Le commandant MAURY garda à son domicile à Paris, les reliques du drapeau du 8^e Zouaves qui ont été remises ensuite au Musée de l'Armée le 22 janvier 1946. Nous avons ainsi corrigé cette erreur historique sur la fin du drapeau du 8^e Zouaves.

Merci à Louis pour m'avoir conduit à rechercher et à trouver la vérité.



Le Chauffeur , le Zouave Marc LERONDEAU

Un Zouave à l'honneur. " Le général DAME Pierre"



Né le 9 octobre 1887 à Saint Maixent,
Décédé le 17 juillet 1940
Date d'entrée au service : 7 octobre 1906
Officier provenant de l'école de Saint-Cyr

Décorations :
Croix de guerre, 1 citation à l'ordre de l'Armée
Légion d'honneur :
Chevalier de la légion d'honneur le 25 décembre 1916.

Sous lieutenant avec prise de rang du 1^{er} octobre 1908, il est affecté au 2^e bataillon de chasseurs à pied, en garnison à Lunéville.

Lieutenant en octobre 1910, en 1914, il est au régiment de marche du 1^{er} étranger de la Division Marocaine. Capitaine le 22 mars 1915, blessé en mai 1915, sitôt rétabli, il revint à l'EM de la D.M.

Promu chef de bataillon le 25 mars 1924, il commande le 31^e B.C.P.

Il prend le commandement du 8^e Zouaves à sa création à Mourmelon le Grand, de 1935 à 1937. Il enseignera au Zouaves, les nouvelles techniques de guerre afin de faire du 8^e Zouaves, un régiment de professionnels, avant l'heure.

En 1940, il prend le commandement de la 2^e D.I.N.A. avec le grade de général, il participe à la défense du canal de Charleroi.

Fait prisonnier à Lille, il est interné au camp de passage de Dortmund, en captivité à la forteresse de Königstein, en Saxe, décède de maladie en captivité et est inhumé au cimetière situé au pied de la forteresse. Sa dépouille a été transférée au cimetière d'Haubourdin le 18 janvier 1948.

Il y a 60 ans, le 8^e bataillon de Zouaves au Maroc.

« Le 20 août 1955 à Ouezzane »

Le 20 août 1953, un évènement considérable par sa portée, se produisit au Maroc ; le sultan MOHAMED V était déposé.

Dès 1943, le président Américain ROOSVELT, se rendant à la conférence internationale d'Anta avait rencontré le sultan et lui avait fait envisager l'indépendance pure et simple de son pays. Mais le général de GAULLE, arguant qu'il n'était pas le chef d'un gouvernement provisoire, ne put rien promettre, et faute de mieux, le fit.....compagnon de la libération. Nullement amadoué, le sultan posa officiellement la question du rejet de notre protectorat, n'eut que des réponses évasives et en 1947, à Tanger, fit un discours tapageur.

Nommé Résident Général, le général JUIN, ne put le ramener dans nos vues et au bout de quelques années, dépité, dut s'en aller ; son successeur, le général GUILLAUME, grand patron Goumiers de 1943 à 1945 contre l'Allemagne, n'eut pas plus de résultats. Bien mieux, le sultan se refusait désormais à signer le moindre dahir (décret). Aussi le 20 août 1953, le palis fut-il investi, la garde Noire neutralisée et le Sultan destitué fut emmené à Madagascar avec sa proche famille. Le 8e Zouaves était à Rabat pour cette opération, mais n'eut surtout qu'à « faire claquer ses godillots cloutés sur les pavés des rues de la Médina ».

Mais surprise, le nouveau Sultan fut un lointain cousin du précédent, Moulay ARAFAT, un Alaouite, également, brave homme, déposé par les évènements, mais qui avait le « mérite » de signer tout ce qu'on lui présentait ; ne dit-on pas, qu'un jour, le menu lui ayant été soumis, il y appliqua son sceau, pensant qu'il s'agissait encore d'un décret quelconque. Mais lorsqu'il fut sérieusement blessé par un éclat d'une grenade lancée dans la grande mosquée de Marrakech, il voulut quitter son « emploi » et il fallut presque le boucler pour l'empêcher de partir.

Un mécontentement général se faisait jour, tandis qu'une résistance à notre occupation s'organisait, notamment avec Allal El Fassi qui était à Madrid, Medhi Ben Barka qui vivait à ...Paris, et le cheik (prononciation : chir) El Basri qui se tenait au palais du Sultan à Rabat et sut jouer le double jeu.

Si le 20 août 1954, il n'y eut rien, le deuxième anniversaire de la déposition du Sultan s'annonçait mouvementé ; c'était du moins l'avis du nouveau résident général, M. Gilbert GRANDVAL, nommé le 20 juin 1955 alors qu'il était gouverneur de la Sarre et arrivé seulement le 7 juillet à Rabat. Il en informa le gouvernement qui décida l'envoi au Maroc, d'une division ; le général commandant supérieur des Troupes au Maroc, furieux de ce qu'on n'ait pas demandé son avis, refusa ce renfort ; il prétendit qu'il avait – et aurait- la situation bien en main et que si quelques attentats étaient perpétrés, il n'y aurait aucune suite, une rébellion étant illusoire. Il se trompait hélas !

Et il ne fut pas le seul, sans remonter trop loin dans notre histoire, souvenons nous que FOCH, futur Maréchal de France, disait avant 1914, que l'avion « c'était du vent pour la guerre », que le jeudi 9 mai 1940, veille de l'offensive allemande, nos grands chefs militaires affirmaient qu'il ne se passerait rien avant un an. Il y eut aussi R.C. 4 et Dien-Bien-Phu, en Indochine et le « dernier quart d'heure » en Algérie.

Donc, pas de division supplémentaire, l'optimisme étant de rigueur ; au point que le 12 août, ordre fut donné par les 1er et 4e bureaux de l'État-major de Rabat, d'envoyer des permissionnaires en France.... Tandis que quatre jours plus tard, les 2e et 3e bureaux de ce même E.M. donnaient l'ordre de les rappeler, alors qu'il n'y avait eu ni évolution de la situation, ni renseignements nouveaux. S'il est parlé parfois de cloisons étanches entre bureaux, voilà un exemple typique, d'autant plus que les ordres des 12 et 16 août étaient signés du même sous-chef d'E.M. ; sans doute, comme le sultan Moulay ARAFAT, ne lisait-il pas ce qu'on lui présentait.

Un groupe de huit permissionnaires était embarqué sur le paquebot « Maroc » qui allait de Casablanca à Saint Nazaire, en grand carénage ; ce groupe comprenait des bretons et des parisiens, les bretons ayant averti chez eux, pour qu'on les attende sur le quai de débarquement, alors que les parisiens désirant causer une surprise, n'avaient pas écrit qu'ils arrivaient. À Saint-Nazaire, au lieu des parents et amis, il y avait des gardes mobiles qui embarquèrent nos permissionnaires éberlués vers la gare, direction Bordeaux où un avion les ramenait à Casablanca, une heure et demie après le décollage.

Quant aux parents des parisiens, recevant les télégrammes de rappel, ils répondirent par des lettres indignées où il était question des fils servant depuis plus de mois à Ouezzane. Justement à Ouezzane, le calme le plus complet régnait. La ville comptait, selon les jours, entre 20 000 et 25 000 habitants, vivant des pèlerins de passage et de la cueillette des olives sur les pentes du Bou Hellal, grosse colline sur laquelle les maisons s'étagaient. C'était au XVIII^e siècle, qu'un Saint homme, le chérif (descendant du prophète) Mouley ABDALLAH, vécut à Ouezzane et y fut inhumé.

Il n'en fallut pas plus pour que son tombeau fasse l'objet d'une vénération et que la cité fut considérée comme une ville sainte ; chaque année, une fête : le Moussem, rassemblait plusieurs dizaines de milliers de pèlerins.

La ville avait une telle renommée que son occupation par nos troupes fut retardée pour ne pas créer d'incidents. De 1908 à 1913, une partie du Maroc avait été reconquise par nos soldats pour être placée sous l'autorité du Sultan, suivant les grands axes de Casablanca, à Marrakech vers le sud, vers le nord, au-delà de Rabat, et vers l'Est jusqu'à Fès ; c'était le « bled maghzen ». Les territoires non soumis à la tutelle du sultan, formaient le « bled siba », en dissidence. Mais Ouezzane échappait à cette classification, son territoire étant « horm » (sacré). En 1912, un poste fut édifié à M'jara, un autre à Aïn Défali en 1913 et un troisième, au col de M'zefroun, en 1917 seulement. Des bandes de pillards les attaquaient assez souvent, notamment celui d'Aïn Défali où cantonnait un bataillon en permanence. Ce n'est que le 2 octobre 1920, que le général Poëymireau, partant d'Aïn Défali, s'avança sur Ouezzane, avec des forces imposantes, destinées à montrer la force pour ne pas avoir à s'en servir, suivant la formule de LYAUTEY. Précédée par six escadrons de cavaliers, la colonne comprenait douze bataillons d'infanterie appuyés par six batteries de 75 et aussi une section de chars d'assaut et un peloton d'automitrailleuses. Devant un tel déploiement, les pillards détalèrent et le caïd Moulay TAIEB, chef de la confrérie des Taïba, accompagné des notables, vint au devant du général, lui souhaitant la bienvenue et demandant la protection de la France. La ville était en liesse, et la fête se prolongea durant trois jours.

Le colonel COLOMBAT fut nommé chef du cercle militaire, tandis que le commandant DESLANDES (tué en 1926) commençait l'édification d'un camp permanent.

Ouezzane fut le terminus d'une voie ferrée de 60, passant par M'jara et Aïn Défali, et devint une base importante durant la guerre du Rif, en 1925-1926. La ville ne fut jamais attaquée, mais il n'en fut pas de même pour les postes de protection installés à la périphérie, notamment celui de Bou Ganous, entre le champ de tir et la ville, tandis que le massif de Sarsar au nord ne fut nettoyé que lorsqu'on put y mettre douze bataillons. La paix revenue, la garnison vit passer de nombreuses unités, légionnaires, coloniaux, tirailleurs marocains, et même algériens. Ce n'est qu'en 1945, que Ouezzane reçut un bataillon de soldats métropolitains, le 10^e B.C.P. ; ce bataillon, devenu parachutiste, fut envoyé en Indochine (les cadres tout au moins) et le 8^e Zouaves détacha une compagnie de gardiennage dès mars 1948. Petit à petit, le bataillon s'y installa, à l'exception de la 2^e compagnie, cantonnée à Souk-el-Arba du Gharb, à 55 km à l'ouest, jusqu'au 30 novembre 1954.

Entre temps, la voie ferrée avait disparu, la gare étant devenue le bureau de garnison.

En août 1954, la guerre d'Indochine se terminait, laissant une armée amoindrie et exsangue ; sept promotions de Saint-Cyriens étaient restées dans les rizières, le corps des sous-officiers était décimé. Mais l'État-major général pouvait mettre sur pied son rêve : l'armée d'un conflit nucléaire, considéré comme le seul à envisager... tout comme en 1870, la guerre ne pouvait être que défensive, en 1918 où elle devait être offensive et à base de baïonnettes, sans oublier 1939, son béton et ses masques à gaz.

Dans cette armée future, l'infanterie était confiée aux musulmans et aux soldats noirs ; lorsque la rébellion éclata en Algérie le 1^{er} novembre 1954 et que les unités de tirailleurs durent être écartées du maintien de l'ordre, on constata avec stupeur, qu'il y avait trois fois plus de bataillons de matériel et de transmission que de bataillons d'infanterie formés de soldats métropolitains. Si commander est prévoir, on peut écrire que l'on n'avait rien prévu, par aveuglement, idées préconçues et refus d'admettre les réalités. Comme la majorité des cadres se trouvaient encore en Indochine, en 1954, les sections d'intervention seront sous les ordres de sergent appelés, voire des caporaux-chefs ; petit à petit, les gradés d'active arriveront mais on rencontrera jusqu'en 1956, des bataillons d'infanterie où il n'y avait aucun officier ou sous-officier d'active. En août 1955, le 8^e Zouaves, outre sa compagnie de commandement, alignait trois compagnies de combat de 80 à 100 hommes, et une compagnie d'accompagnement à quatre sections réduites. Le bataillon comptait environ 500 hommes.

Le 19 août 1955, un vendredi, jour de prière des Musulmans, le calme fut complet, fortifiant ainsi la conviction de ceux qui prétendaient qu'il ne se passerait rien. Ce n'était pas l'avis du Colonel B....., commandant le territoire d'Ouezzane ; ancien commandant du 10e Tabor en 1943-1944, il avait pris un soin particulier de ses anciens goumiers, originaires des alentours, et rendus à la vie civile ; par eux il savait que des inconnus avaient parcouru la ville et la campagne , parlant de « djihad » (guerre sainte) et que dans les mosquées, beaucoup d'imans (ministres du culte musulman) faisaient dire des prières au nom du sultan sans dire le nom de celui-ci. Aussi, si l'ordre venu de Rabat prescrivait formellement de ne prendre aucune mesure préventive de protection, le chef de corps du 8e Zouaves s'y conforma, mais en maintenant la 3e compagnie, qui avait « exercice tactique », près du quartier, sous les armes. Selon l'emploi du temps prévu, la 1re compagnie était au tir à Bou Ganous, à 8 km de là, la 2e compagnie étant elle-même à l'autre champ de tir, à Kacheryne, à l'ouest de la ville.

Les gens de la 3e compagnie étaient en tenue de combat, armement perçu, munitions sur l'homme comme cela était de règle depuis plus d'un an, par ordre du chef de corps, depuis que les opérations de sécurité avaient commencé. Dès 8 heures, le thermomètre atteignait 37° ; le chergui, ce vent chaud du sud, soufflait et l'après-midi, il fera 43°, à l'ombre ; alors au soleil....

Les hommes de la 3e compagnie, en sueur, qui avaient avantageusement remplacé les grenades par des quarts d'eau, reçurent à dix heures, l'ordre de réintégrer leurs chambres ; c'était la pause. Lorsque, tout à coup, des coups de feu en provenance de la ville se font entendre, suivis d'une immense clameur ; des individus ont tiré sur le poste de police municipal, blessant un agent, tirailé à travers les vendeurs et les acheteurs du Souk, y semant la panique, tandis que la masse de la population paraissant sur les terrasses se mettait à hurler, tout a été bien orchestré.

Aussitôt, la 3e compagnie est rassemblée, et embarquée sur deux camions ; elle est sous les ordres du lieutenant CHEVROTIN, le capitaine étant en permission et ne compte que quarante hommes, par suite du grand nombre de permissionnaires n'ayant pas rejoint.

Place du Souk, où le chef de corps a précédé tout le monde, la compagnie commence à dégager la police de la poste, se déploie face aux émeutiers qui clament leurs injures : « naldine França « (maudite France) et « França bara » (France dehors) ; ordre est donné de faire usage des armes si besoin est, mais dès que les Zouaves avancent, les Marocains s'enfuient sans hésiter.

En progressant vers l'ouest, la 2e section, aux ordres de l'adjudant SUNDAY reçoit quelques balles, tirées probablement d'un pistolet ; le lieutenant CHEVROTIN en se portant à sa hauteur, est atteint au genou gauche ; il faudra l'évacuer. A ce moment, les pompiers partis à l'est de la place du souk combattre un incendie, reviennent en courant pourchassés par la populace ; le capitaine, officier de garnison , réclame une section pour délivrer le directeur de l'ouvroir qui réclame du secours par téléphone. Aussi, le chef de corps désigne-t-il la seule unité qu'il ait sous la main, à savoir la section de commandement de la 3e compagnie et derrière l'officier de garnison, voici l'adjudant PROUX , le sergent MARIE avec son poste radio, les quatre servants du mortier de 60 (sans le mortier), un garde-magasin , un secrétaire et le sergent CHAVEY , piètre troupe par le nombre, mais l'arme au poing, le doigt sur la gâchette (queue de détente) et au pas accéléré , cela a suffi à faire refluer les plus rapprochés des arabes et propager le recul aux autres.

La voiture des pompiers, pare brise brisé à coups de cailloux est récupérée, ainsi qu'un véhicule civil, pas mal cabossé où un feu de bois a été allumé à l'intérieur ; le chef de l'ouvroir est délivré, son pistolet de 6,35 tremblant dans sa main. Mais vingt incendies éclatent à la fois dans le mellah (quartier juif) tout proche ; toutes les échoppes flambent, incendiées au pétrole ; ayant suivi la section. Les pompiers combattent les flammes, mais demandent la protection des Zouaves ; par radio, ils reçoivent satisfaction. Les arabes reviennent, l'injure à la bouche et pas à pas se rapprochent ; un coup de fusil au ras des têtes et l'effet est salutaire.

La section va rester sur place jusqu'à 17 heures, pendant que les soldats du feu font ce qu'ils peuvent sous la direction d'un ancien sergent de la 1re compagnie, nommé FAVENNEC, libéré quelques mois plus tôt. Pendant ce temps, la 1re compagnie est alertée par radio ; il faut lui envoyer des camions pour qu'elle rejoigne plus vite. Par contre, la 2e compagnie ne répond pas ; il faut alerter deux motards, sergent-chef BARDIN et caporal FIRER ; ceux-ci, pistolet d'une main et guidon tenu de l'autre, foncent à plein moteur au milieu des gens menaçants ; et la 2e compagnie, en short et chemisette, rejoint la 2e section de la 3e compagnie près de l'hôpital civil, au moment où le lieutenant CHEVROTIN est blessé. En passant place du souk, l'adjudant-chef COËT, chef de la section des mortiers et qui était avec la 2e compagnie au tir, reçoit

l'ordre de préparer des tirs sur différents quartiers de la ville ; les mortiers, des 4 pouces 2 américains (106 mm) , lancent des projectiles ayant la puissance d'un obus d'artillerie de 155.

Un canon de 75 sans recul sur jeep, arrive et le chef de corps lui donne l'ordre de tirer sur le minaret de la mosquée du saint et la verrière du café situé derrière la pièce que le souffle du départ aurait détruite ; trois fois, l'ordre est donné au chef de pièce d'ouvrir le feuet trois fois le commandant du Territoire intervient à la dernière seconde ; finalement, il place la pièce sous son ordre direct. De même, les mortiers ne recevront pas l'ordre de tirer. Mais les mitrailleuses de 12,7 des véhicules dépenseront beaucoup de bandes, sur les terrasses des maisons de la médinah (ville arabe).

Arrivent également, les « panthères » ; c'est la section de reconnaissance sur jeeps, formée de deux patrouilles de deux jeeps mitrailleuses chacune et commandée par un sous-lieutenant à bord d'une cinquième jeep dotée d'un poste radio puissant ; cette section était à Bou Ganous, avec la 1ère compagnie. Mais elle n'a plus d'essence, puisqu'à cette époque, l'essence était rare et l'allocation calculée au décilitre près. Ainsi pour 100 km à faire, un véhicule recevait sa ration d'essence déterminée par la dépense théorique, prévue préalablement et immuablement ; ce qui fait que, non moins immuablement, du fait des accélérations, des changements de vitesse, des départs et arrêts, les véhicules tombaient en panne sèche à 5 km du but, et que, immuablement, il fallait dépenser de l'essence pour aller les chercher. Mais aujourd'hui, « c'est la guerre » ; les panthères reçoivent l'ordre de faire le plein, ce qu'elles font au camp Deslandes et de ramener un poste radio du camp Colombat où elles arrivent en trombe ; la jeep du chef de section y pénètre, tandis que les autres font demi-tour à l'entrée et s'échelonnent sur la route, prêtes à repartir. Ce mouvement, tout à fait fortuit, va avoir des conséquences imprévues.

En effet, les rebelles avaient envisagé, qu'en tirant place du souk, l'armée s'y précipiterait ; ils avaient raisonné juste, et que les soldats en armes seraient plutôt rare dans le camp militaire ; ce serait donc une aubaine dont il faudrait profiter. Aussi, une centaine d'émeutiers s'étaient-ils rassemblés dans les roseaux de l'oued séparant la ville du camp ; ils avaient vu les soldats partir, et après avoir attendu quelques minutes, les premiers d'entre eux s'étaient préparés à se ruer sur les habitations des familles militaires. C'est alors que les quatre jeeps-mitrailleuses, armes pointées, cartouches luisant au soleil, vinrent à 100 mètres. Ce fut la panique, les arabes ayant cru avoir été découverts.

Le lendemain, on trouva des couperets, des couteaux, des serpes, des hachoirs, des bâtons et desbabouches, par dizaines et par dizaines. Il est hors de doute qu'un massacre épouvantable fut évité... tout à fait par hasard.

Comme place du souk, le chef de corps ne peut pas passer outre aux ordres du colonel, commandant le Territoire, il envoie les « panthères » sur le Bou Hellal, pour contourner la ville et mettre à la raison des groupes d'excités qui s'égosillent parmi les oliviers. Le sergent BOLCHAKOFF commandait un des groupes de cette section « panthères ». de même , les « blindés » ne purent intervenir ; les « blindés » appelés ainsi, c'était le groupe « pionnier » formé par les hommes d'entretien du casernement, quelques maçons, serruriers et électriciens, sous les ordres du sergent-chef GUILLET , pour la circonstance, ils avaient revêtu le gilet pare-balle pesant huit kilos et, boudinés là-dedans, ils baignaient dans la sueur en plein soleil .

Ils avaient plusieurs grenades au phosphore, capables de mettre en cendres un quartier de la ville, mais dont ils ne s'étaient jamais servi ; le sergent-chef fut le premier à être heureux de voir que son action était jugée inopportune par le commandant du Territoire.

La 2e compagnie, revenue de Kacheryne, fut employée à ratisser la partie sud d'Ouezzane. Et le Zouave M...., de la 3e compagnie, parti le matin avec la 2e compagnie pour régler son F.M, resta seul auprès du lieutenant-colonel, en attendant de retrouver un élément de son unité. C'est alors que des agitateurs s'étant à nouveau manifestés sur des terrasses, il fut chargé par le chef de corps de « faire taire ces braillards » comme dans la chanson. Ce qui fut fait en quelques rafales si bien ajustées que le galon de 1re classe lui échut pour cette action, à son profond étonnement.

Vers midi, le car régulier Rabat-Ouezzane arriva place du souk. Le nez collé aux vitres, les permissionnaires du paquebot « Maroc » rejoignaient enfin, après une nuit blanche passée à Petitjean, où un capitaine avisé – ah ! Ce système D - leur avait fait garder un tas de charbon. Incroyable ! Le pays en rébellion, et des soldats désarmés dans un car civil, au milieu de cinquante arabes pendant deux heures ! Nos permissionnaires mettent pied à terre, et goguenards, demandent pourquoi on fait des manœuvres en ville, une balle claquant à proximité les ramène à la réalité. Ils sont conduits dare-dare au quartier, habillés, armés et sans avoir eu le

temps de manger – personne n’a mangé à midi ce jour là – les voilà place du souk, avec le sergent-major GROMELLON qui profite de l’occasion pour venir se jeter dans la bagarre.

À 17 heures, toutes les unités sont réunies place du souk, y compris la section de l’adjudant PROUX qui se croyait oubliée depuis près de sept heures dans les ruelles ; la 3^e compagnie n’ayant plus d’officier, c’est l’adjudant qui en reçoit le commandement, unité ne dépassant pas cinquante hommes ; il reçoit la mission de ratisser quatre portions de la ville et le chef de corps passe outre ses objections, lorsqu’il lui fait remarquer qu’avec cinquante hommes, il ne pourrait former que trois petites sections. La police suit les Zouaves et procède à de nombreuses arrestations ; un blessé est ramené par le sergent CHAVEY. Mais dans les ruelles en pente, la marche sur les pavés est très difficile avec les godillots à clous ; il y a pas mal de chutes, dont celle du caporal-chef DJILAS qui, à ce moment, aurait dû arpenter un boulevard parisien... en escarpins.

Puis la ville est évacuée, sauf toutefois trois postes de surveillance tenus chacun par une section. Cela conduira à drame six semaines plus tard, et à pas mal de mécomptes.

Ce 20 août 1955 marque le début d’une période pénible ; elle durera quinze mois, au cours desquels les dimanches et jours de fêtes ne seront plus que des souvenirs.

"Récit d’un ancien d’Ouezzane"



Blague à part

C'est un militaire de carrière qui prend sa retraite et se fait embaucher dans une boîte civile. Le premier jour, il arrive à 7 heures et repart à 17 heures. Le deuxième jour, il arrive à 9h30 et repart à 16 heures. Son patron pense qu'il a certainement des problèmes de transport. Le troisième jour, il arrive à 10 heures et repart à 15h30.

Son patron se dit qu'il a peut-être des problèmes avec sa famille... Le quatrième jour, il arrive à 11 heures, et le patron le convoque dans son bureau:

- Tu arrives de plus en plus tard le matin. Quand tu étais à l'armée, les militaires ne te disaient rien quand tu arrivais à des heures pareilles?

- Si, ils me disaient "Bonjour mon Colonel"!

Un artiste Versaillais dans la guerre de 14-18

Sait-on que le dessin définitif de la croix de guerre a été réalisé par un ancien élève du lycée Hoche, Paul-Albert Bartholomé (1856-1928), peintre et sculpteur ?

Au début de la première guerre mondiale, le besoin se fait sentir de créer une récompense qui permettrait à un chef de décorer les plus vaillants de ses soldats sur les lieux même des combats. Après la suggestion, en mars 1914, du député Henri Tournade, saint-cyrien, ancien élève du lycée Hoche, le projet du député de Seine et Oise Georges Bonnefous va aboutir, soutenu par Émile Driant, député célèbre combattant et écrivain.

Le 4 février 1915, est créé un ordre récompensant la valeur militaire, mais en lui donnant un nom bref qui sonne clairement et qui, à lui seul, exclut la faveur de l'ancienneté. On l'appellera la "Croix de Guerre".

Le Sénat adopte le ruban vert rompu par des fines rayures rouges, associant le symbole du sang versé à celui de l'espérance. Le centre de la médaille représente à l'avant une tête de république au bonnet phrygien, ornée d'une couronne de lauriers.

